



HAL
open science

Vis naturae medicatrix. Villers et Hahnemann

Nicolas Brucker

► **To cite this version:**

Nicolas Brucker. Vis naturae medicatrix. Villers et Hahnemann. Nicolas Brucker et Franziska Meier. Un homme, deux cultures. Charles de Villers entre France et Allemagne (1765-1815), 396, Classiques Garnier, 2019, Rencontres, 978-2-406-08209-5. hal-02484760

HAL Id: hal-02484760

<https://hal.science/hal-02484760>

Submitted on 19 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vis naturae medicatrix. Villers et Hahnemann

À la liste des thèmes habituellement évoqués, quand on parle de Charles de Villers et de ses combats – philosophie, histoire, poésie, politique, université – il convient d'ajouter la médecine. Depuis *Le Magnétiseur amoureux*, paru en 1787, où il développait la thèse psycho-fluidique, jusqu'à la *Lettre à Georges Cuvier* de 1802 et aux nombreuses allusions qu'on trouve dans sa correspondance, Villers n'a cessé de s'intéresser aux sciences médicales, tant dans leurs aspects physiologiques et thérapeutiques que dans leurs postulats philosophiques. Lui-même, chroniquement malade, a personnellement eu affaire à la médecine et aux médecins, à commencer par Joachim Dietrich Brandis (1762-1846), rencontré durant une cure à Dribourg à l'été 1795 et dont il cultiva l'amitié toute sa vie, mais aussi Samuel Hahnemann (1755-1843), dont le nom reste aujourd'hui attaché à l'invention de l'homéopathie. Les trois lettres que ce dernier lui adressa au cours de l'année 1811 constituent un témoignage capital pour qui veut situer la position de Villers sur la question de l'art de guérir. On réalise à leur lecture qu'un combat commun rapprochait les deux hommes : tous deux au service de la vérité et de la science, contre le préjugé, les habitudes et le poids des institutions académiques, ils ont leur vie durant lutté pour défendre un idéal. On réalise également à quel point la pensée de Villers est continue, et que par-delà la fracture de l'émigration et la découverte de l'Allemagne, une même intuition est à l'œuvre ; dans le domaine des sciences du vivant, le fil conducteur prend le nom de magnétisme animal.

Reliefs d'une correspondance

Les trois lettres conservées à la Bibliothèque nationale et universitaire de Hambourg, et publiées par Isler¹, sont datées respectivement du 14 janvier, du 30 janvier et de septembre 1811. Elles renseignent sur la méthode de Hahnemann à une époque où il pratique la consultation par correspondance. Après avoir recueilli les informations demandées, il formule un diagnostic et détermine une prescription et une posologie, inclut dans son envoi une ou plusieurs capsules de poudre. Parmi ses patients, il compte des membres de l'élite sociale, célébrités, aristocrates et intellectuels ; sa méthode, pas toujours bien comprise au demeurant, a pour elle l'attrait de la nouveauté ; en rupture avec la médecine traditionnelle, elle se veut résolument moderne.

La première lettre est envoyée de Torgau, où Hahnemann réside avec sa famille depuis 1805. Cette petite ville saxonne palatine, située sur l'Elbe, à 50 km au nord-est de Leipzig, offre au chercheur le calme nécessaire à ses travaux titanesques. Il pratique en effet sur lui-même un grand nombre d'observations cliniques, teste ses médicaments, en déduit une nosologie nouvelle. C'est l'*Organon der rationellen Heilkunde*, paru en 1811, et dont les éditions vont désormais se succéder, au point de s'imposer comme la Bible de la médecine dite homéopathique. Sa parution coïncide avec une

¹ M. Isler (éd.), *Briefe an Charles de Villers. Auswahl aus dem handschriftlichen Nachlasse des Charles de Villers*, Hamburg, 1879, p. 129-142.

radicalisation de l'opposition avec les médecins allopathes, mais aussi avec un contexte politique de plus en plus tendu. Napoléon, le nouveau maître de la Saxe, décide de reconstruire la forteresse de Torgau pour protéger ses forces stationnées sur la rive gauche de l'Elbe, garder la maîtrise du fleuve et celle de la route qui va de Leipzig à Berlin. Le « *Mars constructor* », ainsi que Hahnemann le nomme dans une lettre du 3 décembre au conseiller Becker, n'inspire pas au médecin une bien grande sympathie. Ses lettres sont, de plus en plus nettement, empreintes de fierté nationale et d'anti-bonapartisme. Villers, qui a tant défendu les villes hanséatiques contre l'annexion à la France, et qui à la même époque subit les persécutions du maréchal Davout, ne saurait avoir un point de vue différent sur la question. Mais il est un autre sujet qui rapproche les deux hommes : l'université de Göttingen. Hahnemann souhaitait y devenir professeur. Il se rapproche alors d'une vieille connaissance, qui est aussi un ami cher de Villers, Christian Gottlob Heyne, et sollicite l'appui de Villers lui-même. Pour une raison inconnue, le projet de Göttingen échoue, et c'est vers Leipzig que Hahnemann se tourne alors. Il y soutient une thèse de médecine et s'y fait recruter. C'est son troisième séjour dans l'Athènes saxonne. Il est désormais un savant admiré, un maître qui fait école, réunit autour de lui de fervents disciples, et compte un nombre grandissant de patients.

Hahnemann a appris par le *Correspondant de Hambourg* la maladie de Villers. Ce sont les mots « sciatique » et « rhumatisme » qui reviennent le plus souvent pour décrire un mal chronique et ancien, mais qui à ce moment est arrivé à un tel degré que le malade est incapable de se mouvoir. Il est encore complètement paralysé le mois suivant, quand il doit subir à son domicile la perquisition diligentée par Davout. Au bas de la notification officielle selon laquelle il doit quitter le territoire français, en l'occurrence Lübeck, sans délai, il écrit cette phrase avant d'apposer sa signature : « Aussitôt que ma santé me le permettra, je me conformerai à la présente signification¹. » À la fin du même mois, il adresse à son ami Montalivet, désormais ministre de l'Intérieur, un mémoire justificatif dans lequel il évoque son infirmité : « une maladie douloureuse me surprit, et me retint, sans possibilité de me mouvoir, dans mon lit². » Hahnemann eut-il l'initiative de la consultation ? D'autres lettres précédèrent-elles la missive du 14 janvier ? Sans aller trop loin dans la formulation d'hypothèses, on peut remarquer que cette lettre marque bien le début d'un traitement. Comme il le fait habituellement, le médecin dissuade le malade de recourir à la médecine ou à la pharmacopée traditionnelles, ou aux remèdes de bonne femme, qui ne valent guère mieux : « *keine Arznei, kein Hausmittel, keinen Kräutertee, kein Klystier, oder daß [sic] etwas zu gebrauchen*³. » « Mieux vaut pas de médecin que de recevoir un traitement dans la manière de l'ancienne école », écrit-il encore. Et de l'engager à adopter, en attendant le traitement qu'il lui prescrira sous forme de doses, un régime alimentaire sobre, et une hygiène de vie impeccable. Il l'invite par ailleurs à opérer sur lui-même l'examen clinique qui lui permettra, lui médecin, d'identifier les symptômes du mal.

¹ Notification du 20-02-1811. Archives nationales de France, dossier de police (1811), F7-6565, n° 2516.

² *Ibid.*

³ « [...] de ne prendre aucun médicament, aucun remède de bonne femme, aucune tisane, aucun clystère, ou quoi que ce soit d'autre »

Dans l'ellipse qui sépare les deux lettres, il faut imaginer la réponse de Villers, l'énumération des signes observés, et une description de son mode de vie. La longue lettre du 30 janvier 1811, souvent citée par la critique hahnemannienne, mais jamais correctement analysée, faute d'être située dans la communication épistolaire qui lui donne son sens, est un exposé complet de la thérapie homéopathique. Après les mises en garde liminaires – « Ne recourez à aucune ordonnance médicale, tant que je vous sais en bonne santé » – le médecin prescrit son traitement, sur la base de la dose qu'il a jointe à son envoi, une poudre qu'il convient de diluer dans de l'eau, et à laquelle on ne doit adjoindre aucune autre médication. Les recommandations hygiénistes sont particulièrement abondantes et précises. Elles sont inspirées de Johann Georg Zimmermann, dont le livre *Von der Erfahrung in der Arzneikunst* (1764) influença fortement Hahnemann¹. Il y trouva une approche empirique, procédant par induction de l'observation des phénomènes à la définition de lois générales, élaborant une symptomatologie moderne, contre l'érudition et la nosologie traditionnelles, instaurant entre le patient et le médecin une relation thérapeutique nouvelle, basée sur l'initiative du malade dans l'élucidation des causes antécédentes de sa maladie à partir des symptômes observés, et une responsabilité de celui-ci dans la maîtrise des causes occasionnelles (air, nourriture, boisson, sommeil, etc.). Selon la doctrine aériste, Hahnemann recommande de faire circuler l'air dans la chambre à coucher, de tenter de brèves sorties en plein air, puis des promenades, d'abord brèves puis plus longues.

Denn die Bewegung zu Fusse in der zum Leben so unentbehrlichen freien Luft gehört durchaus zur Erholung aus Ihrer Krankheit².

Il insiste sur le pouvoir curatif de l'air, capable de rétablir l'équilibre rompu, capable de restaurer la « force vitale » (« *Lebenskraft* »), véritable « nourriture » (« *pabulum vitae* »), plus essentielle que les aliments mêmes, et qu'aucune médication ne saurait remplacer. Fidèle à sa méthode, il prend en compte les particularités physiques et morales de son patient, cherche à définir son tempérament, lui-même déterminé par son mode de vie. Il se trouve confronté avec Villers à un cas qu'il connaît bien, puisqu'il a, dit-il, déjà soigné des « hommes de cabinet » (« *Stubenbewohner* »). Il connaît leur mode de vie sédentaire à l'extrême, le mépris dans lequel ils tiennent leur corps et l'ensemble des fonctions animales. Or, en négligeant la vie organique, nous atrophions aussi notre vie spirituelle. Car l'une ne va pas sans l'autre. « Nous devenons physiquement malades tant que nous ne voulons vivre que selon notre âme et ainsi négliger le tribut qui revient au corps, les soins et l'exercice du corps », insiste-t-il. « *Blos in einem robusten Körper agirt die Seele frei und mit Energie und mit Ausdauer*³ », écrit-il encore en écho du trop fameux « *mens sana in corpore sano* ».

Parmi les points qu'il aborde, il en est un sur lequel il s'étend tout particulièrement, c'est la consommation de café. Il se plaît à rappeler les effets nuisibles

¹ Hahnemann recommande à Villers, en post-scriptum de la lettre, la lecture du livre IV, chapitre XII de l'ouvrage de Zimmermann, « *Von dem entfernten Ursachen der Krankheiten in der allzugrossen Anstrengung des Geistes* ».

² « Car le mouvement à pied à l'air libre, qui est si indispensable à la vie, est nécessaire à la guérison de votre maladie. »

³ « L'âme n'agit librement et avec énergie et avec persévérance que dans un corps robuste. »

de cette boisson sur la santé des savants, « à qui elle sert de divertissement ». Il renvoie à sa « petite brochure », *Der Kaffee in seinen Wirkungen* (Leipzig, Steinacker, 1803), et cite trois exemples d'hommes de lettres allemands ou français qui ont eu à souffrir de l'abus de cette boisson : le colmarien Théophil Conrad Pfeffel, l'auteur de *Der freie Mann*, autre médiateur entre la France et l'Allemagne, est devenu aveugle à 22 ans ; Jacques Delille, qui naguère célébra dans des vers restés fameux les vertus du « divin nectar », est alors affligé du même handicap ; Johann Karl August Musäus, l'auteur des *Volksmärchen der Deutschen*, est prématurément décédé¹. Pour autant, on ne doit pas brutalement interrompre la consommation du café, mais en faire baisser la quantité progressivement. Et d'inviter son patient à restreindre peu à peu son usage.

Après un développement sur la philosophie et le kantisme, il revient à son art, et au rude combat (« *harten Kampf* ») qu'il mène pour réformer la médecine. Il n'est pas indifférent de noter que la mention de ce combat est encadrée des deux références, à Kant d'une part, à Luther d'autre part. Hahnemann sait à qui il s'adresse. Mais ces références sont familières à l'inventeur de l'homéopathie, qui dans sa correspondance a l'habitude d'y renvoyer. Il compare ainsi les médecins allopathes qui le persécutent aux évêques « qui à Worms fulminaient contre Luther », et se pose, comme le moine de Wittemberg, en victime de l'incompréhension, de la bêtise et du préjugé.

Luther hatte die Bibel und den schlichten gesunden Menschenverstand zu Hülfsstruppen; er konnte siegen und siegte; aber ich habe nicht dergleichen auf meiner Seite².

La comparaison revêt dans le contexte culturel et politique de 1811 une signification particulière. La référence à Luther, symbole de l'affirmation nationale contre les puissances étrangères, tout spécialement la France, trouve dans l'homéopathie une application nouvelle. Hahnemann n'avait-il pas souscrit, en arrivant à Torgau en 1805, à l'érection d'un monument à Luther³ ? Il est le nouveau Réformateur de la médecine. Son combat est parallèle à celui de la jeune nation allemande.

La troisième lettre, bien plus courte, est datée de septembre 1811. Depuis janvier, beaucoup d'événements se sont produits dans la vie des deux correspondants. Villers, qui a dû quitter Lübeck, s'est installé à Göttingen, où il occupe dans l'université de cette ville une chaire de professeur. Hahnemann de son côté a quitté Torgau, après six années de stabilité heureuse ; la ville, transformée en forteresse, était devenue invivable. Après quelques hésitations, il est de retour à Leipzig, où la vie est plus difficile. Il achève sa *Materia medica*. Dans cette lettre à la tonalité très religieuse, il se félicite du rétablissement de la santé de son patient, rétablissement tout relatif, si l'on en juge par les deux doses qu'il joint à son envoi. Il ajoute en post-scriptum, un conseil : que Villers

¹ A. von Kotzebue le dépeint veillant tard dans la nuit, fumant et buvant du café froid. *Einige Züge aus dem Leben des guten Musäus*, dans *Nachgelassene Schriften des verstorbenen Professor Musäus*, Leipzig, Kummer, 1791, p. 21. – Le dernier mot qu'il aurait écrit dans son journal est : « *Zum letzten mal mit der Kaffeekanne in den Garten gegangen* ». *Deutsches Museum, Zeitschrift für Literatur, Kunst und öffentliches Leben*, juillet-décembre 1866, Leipzig, Brockhaus, p. 538.

² « Luther avait pour auxiliaires la Bible et le simple et sain entendement humain ; il pouvait vaincre et il a vaincu ; mais je n'ai pas les mêmes ressources de mon côté. » Sur l'identification avec Luther, voir : R. Jütte, *Samuel Hahnemann, Begründer der Homöopathie*, München, DTV, 2007, p. 85-86.

³ O. Faure, *Et Samuel Hahnemann inventa l'homéopathie. La longue histoire d'une médecine alternative*, Paris, Aubier, 2015, p. 39.

se trouve une épouse. « Sans une telle noble liaison, nous ne sommes que des moitiés d'hommes », écrit-il.

Affinités électives

Que pensait Villers de la méthode homéopathique ? En l'absence de document attestant positivement son point de vue, on ne peut certifier s'il l'approuvait ou non. Quelles réserves pouvait-il émettre à son sujet ? Quelles questions lui inspirait-elle ? On peut toutefois remarquer que les deux hommes partageaient les mêmes références philosophiques, qu'ils étaient animés d'une même foi, et engagés dans des combats de même nature.

Ils ont tout d'abord connu des parcours étonnamment proches. Hahnemann, de dix ans son aîné, a séjourné à Göttingen, où il a connu le philologue antiquisant Heyne, avec lequel il restera en contact jusqu'à la mort de ce dernier en 1812. Il a vécu comme Villers en Westphalie, dans les villes d'eaux de Pymont et Dribourg, puis dans la Hanse, à Hambourg, Altona et Lübeck. L'année 1811 est pour tous les deux une année charnière : ils accèdent en même temps à la reconnaissance, comme le signale leur agrégation à l'université, sans pour autant que les critiques, les complots ou les persécutions cessent. Ces deux personnalités resteront, jusqu'à la fin, controversées, et condamnées à vivre dans une relative précarité matérielle¹.

Sous l'angle de la pensée, on remarque un certain nombre de convergences, véritables affinités, dans le sens goethéen du terme, qui justifient les démonstrations d'amitié auxquelles se livre Hahnemann dans chacune de ses lettres. Les deux hommes partagent un même penchant à la spiritualité, l'un avec la retenue qui sied à un compatriote de Voltaire, l'autre avec l'exaltation religieuse qu'expliquent pour partie des origines piétistes. L'un et l'autre sont convaincus de l'action réciproque de l'esprit sur la matière, idée qui est au principe de la cure magnétique, et qu'on trouve entre autres chez Zimmermann. L'opération par laquelle Hahnemann réduit la matière par dilutions successives, jusqu'à l'infinitésimal, c'est-à-dire au-delà de l'imagination humaine, au point de n'en retenir que le potentiel dynamique, revient à restituer l'essence spirituelle du monde créé. Le créé retrouve le dynamisme du créant, autrement dit la puissance créatrice à l'œuvre dans l'univers. Une telle théorie, caractéristique de la *Naturphilosophie* de Schelling, fait le lien entre la physique, les sciences de la vie et la spéculation philosophique².

Faut-il voir dans l'affiliation à la franc-maçonnerie un lien supplémentaire entre les deux hommes ? Si Hahnemann n'a cessé d'apporter son concours aux loges des villes dans lesquelles il a pu résider, nous n'avons pas d'information tendant à prouver une quelconque activité franc-maçonne de Villers en Allemagne. Son affiliation à la loge de Bouzonville est désormais lointaine, et l'on ne sait quel y fut alors le degré de son engagement. Il en est de même des sociétés harmoniques auxquelles il appartient.

¹ La rencontre de Hahnemann avec Mélanie d'Hervilly, son mariage, puis son installation à Paris en 1835 marquent pour lui le début d'une ère de prospérité, dont il profitera peu (il a déjà 80 ans).

² R. Tischner, « Hahnemann und Schelling », *Sudhoffs Archiv für Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften*, Bd. 30, H 1/2 (August 1937), p. 98-112.

Qu'en sait-on ? Ce que Wittmer en dit n'est appuyé d'aucune preuve¹. Il est toutefois hors de doute que sa sensibilité le porte à communier dans la philanthropie, la générosité et l'universalisme que manifeste Hahnemann dans ses lettres.

La thérapie hahnemannienne, par quoi elle est sans doute vraiment révolutionnaire, tient à la qualité de la relation instaurée entre le patient et le médecin. En faisant longuement parler le malade, en cherchant à tout savoir de lui, son mode de vie, ses habitudes alimentaires ou sexuelles, ses goûts et ses dégoûts, etc., le médecin fait reposer l'évaluation diagnostique sur une sémiologie. Mais il le rend également acteur de son traitement. C'est le sens de la correspondance à finalité thérapeutique : les lettres adressées à Villers doivent introduire ce dernier dans une démarche d'autothérapie. Cela suppose une formation au diagnostic, et plus généralement une attention soutenue aux signes émis par le corps. La méthode adoptée dès 1784 par le marquis de Puységur, quand il se mit à soigner des malades dans son domaine de Busancy, n'est pas très différente. On connaît l'histoire du paysan Victor, qui, quoiqu'illettré, décrit son mal avec les mots de l'art, et inventa son traitement curatif. Plongé dans le sommeil magnétique, l'individu concentre ses forces au-dedans de lui, d'autant plus intensément qu'il est privé de l'usage de ses organes externes. La nature trouve alors les moyens appropriés au rétablissement de la santé du corps. La fonction du médecin ne consiste qu'à accompagner le processus de guérison. Il n'est qu'un médiateur dans une opération où la nature tient le premier rôle : *Vis naturae medicatrix*. C'est aussi la thèse de Villers, telle qu'il l'expose dans *Le Magnétiseur amoureux*.

Plus fondamentalement, on trouve dans les *Lettres westphaliennes* un écho de la théorie homéopathique. La lettre VII, tout entière consacrée à la médecine, contient une critique de la philosophie médicale traditionnelle, selon laquelle il faut combattre une maladie par son contraire. Villers dresse un tableau des substances qui composent la pharmacopée classique, et en regard de chaque remède il fait figurer le mal à traiter : « Le quinquina a été chargé de terrasser la fièvre, l'ipécacuanha la dysenterie, la squilla l'hydropisie, la verveine les maux de tête, etc.² » L'énumération se poursuit, faisant surgir des médicaments de plus en plus fantaisistes, vrais remèdes de bonne femme ou de charlatan. La métaphore militaire est suggestive de l'esprit d'une médecine digne du *Malade imaginaire* : d'un côté les remèdes, classés et étiquetés, de l'autre les maladies « rangées par ordre ». Comme en un champ de bataille les médications en ligne, bien en face des pathologies correspondantes, sont prêtes au premier signal à engager le combat. Voilà un portrait de la médecine traditionnelle que Hahnemann aurait pu écrire, jusque dans les mots mêmes ! Nombreux sont les textes de sa main qui infligent à ses ennemis le même humour caustique, la même cinglante satire. Si l'on retourne ce tableau, on obtient la théorie hahnemannienne des semblables. Du *contraria contrariis curantur* on passe au *similia similibus curentur*³.

Il faut également remarquer que la première des substances citées est le quinquina, qui, comme on le sait, inspira à Jean de La Fontaine tout un poème, et a

¹ L. Wittmer, *Charles de Villers. 1765-1815. Un intermédiaire entre la France et l'Allemagne et un précurseur de Mme de Staël*, Genève, Georg, 1908, p. 4.

² *Lettres westphaliennes*, Berlin, Vieweg, 1797, p. 92.

³ Hahnemann tenait à l'emploi du subjonctif.

depuis longtemps la réputation d'être un remède universel. Hahnemann, qui en 1790 traduit la *Materia medica* de Cullen, où il est évidemment question du quinquina, s'intéresse dès cette époque à cette substance aux pouvoirs si étendus. Il met alors en place la méthode qui consiste à tester sur lui les médicaments ; il en note scrupuleusement les résultats. Le quinquina est la première des substances testées.

Le troisième homme

Le principe de la force vitale, vers laquelle tendent toutes les recherches, tant philosophiques que physiques ou médicales, est défendu par un autre personnage, qu'il faut faire apparaître au côté des deux hommes qui font l'objet de notre communication. Nous voulons parler de Joachim Dietrich Brandis, l'auteur de l'*Essai sur la force vitale (Versuche über die Lebenskraft)* de 1795. Il occupe, à l'époque où il fait la connaissance de Villers, les fonctions de médecin thermal (*Brunnenarzt*) à Dribourg. Les deux hommes se lient d'une amitié qu'ils ne cesseront jamais d'entretenir par la suite, au long d'une correspondance suivie, dont nous n'avons conservé que de trop maigres traces. Ils s'échangent leurs travaux, discutent leurs hypothèses. Il en est ainsi de la *Pathologie*, dont Villers a parlé à Görres, et dont celui-ci souhaiterait donner un compte rendu pour l'*Allgemeine Literatur-Zeitung* d'Iéna¹. La lettre VI des *Lettres westphaliennes*, déjà évoquée, doit beaucoup à la connaissance de Brandis, tant par ses livres que par sa conversation. On retrouve en effet la charge contre une pharmacopée agressive, accusée d'empoisonner l'organisme, contre une médecine prétentieuse et inutilement bavarde, contre la crédulité humaine, responsable d'entretenir le charlatanisme médical. On y trouve aussi une célébration de l'hygiène, la seule vraie médecine, car respectueuse de la nature, qui seule préside aux voies de la guérison, ainsi qu'une foi dans l'avenir de la recherche sur les lois de la force vitale, qui rompent avec la chimie mécaniste². Le credo villérien est celui des médecins réformés, qui comme Brandis, sont adeptes de la méthode expectante.

Quand Villers met en scène Brandis, dans un petit dialogue, c'est un personnage facétieux qu'il nous dépeint, bien fidèle en cela à ce qui transparait de lui dans ses lettres³. Mais le Français soumet en retour son ami à la même facétie, lorsqu'il donne par la voix du comte de R. M. une peinture satirique de la médecine thermale. Les eaux de Dribourg seraient, lui assure-t-on, « souveraines » : « sciatiques, asthmes, maux de nerfs, maux d'estomac, fièvres invétérées, crampes, obstructions, éthisie, scorbut, rien n'y résiste⁴. » Or Brandis est l'auteur d'une étude, que cite d'ailleurs Villers, et qui s'est rapidement imposée comme un ouvrage de référence dans la profession, mais dont le contenu, quoique savant, s'apparente par certains côtés à un prospectus publicitaire⁵. Le médecin thermal y vante l'exceptionnelle qualité des eaux de Dribourg et de

¹ Lettre de Görres à Villers du 5 novembre 1808. M. Isler, *op. cit.*, p. 85-86.

² « C'est au principe vital qu'appartient la priorité, et tout ce qui s'ensuit n'est que la manifestation de son efficace présence ». *Lettre à Georges Cuvier*, Metz, Collignon, 1802, p. 80.

³ *Lettres westphaliennes*, p. 83-85.

⁴ *Lettres westphaliennes*, p. 2.

⁵ Brandis, *Anleitung zum Gebrauche des Driburger Bades und Brunnens*, Münster, Theissing, 1792. Mentionné dans les *Lettres westphaliennes*, p. 22.

Pyrmont, les plus chargées en fer de toute l'Europe. Il ne leur attribue pas quelques propriétés curatives, mais les juge aptes à guérir une liste impressionnante de maladies, celles mêmes qui figurent dans la citation produite ci-dessus. Les derniers chapitres sont consacrés aux agréments que trouvera le curiste à Dribourg : le paysage environnant, les promenades, les divertissements. Ils décrivent les bâtiments du centre thermal, vastes et commodes, vantent le confort des 41 chambres à l'étage, tapissées et meublées, avec vue sur la vallée et les montagnes. Villers, qui par endroits reproduit le texte de Brandis mot à mot, se livre à une parodie du discours médical officiel, dont le caractère commercial saute aux yeux. Aussi Brandis, en faisant l'éloge de la récente station thermale de Dribourg, défend-il son emploi, ce qui, d'une certaine manière, est compréhensible. À quelques années de là, Hufeland ne tient pas un propos différent. En s'appuyant sur les travaux de Brandis, il confirme les propriétés thérapeutiques des eaux de Pyrmont et de Dribourg : elles soignent l'hypocondrie, l'hystérie, la diarrhée chronique, les maladies nerveuses, etc¹. Villers le soulignait dans les *Lettres westphaliennes*, par le biais de son personnage : il ne partage pas toutes les idées de Brandis ; entre eux subsistent des points de désaccord. La validité scientifique de la thérapie thermale est un de ces points litigieux.

Là où Villers se sépare de Brandis, il se rapproche de Hahnemann. Celui-ci s'est en effet penché sur l'ingestion répétée d'eau minérale, sur l'effet des bains froids ou chauds. Dans la *Materia medica (Arzneimittellehre)*, il évoque les eaux minérales de Dribourg et leurs prétendues propriétés. Sans les nier tout à fait, il se refuse à leur attribuer la guérison des symptômes observés sur les patients. D'autres causes peuvent en effet l'avoir causée. Ce qu'il reproche c'est au fond, comme toujours, le manque de rigueur et de méthode dans l'expérimentation et l'observation. Villers fait le même constat, en remarquant la nécessité, pour établir les vertus d'un remède, d'en répéter l'expérience un grand nombre de fois, et selon un protocole clinique très strict². Il va de soi que pour Hahnemann la médecine thermale est une forme de charlatanisme ; car elle prétend posséder un savoir qu'elle n'a pas, et réaliser des guérisons sans pouvoir le prouver scientifiquement. Au moins a-t-elle l'avantage de pratiquer une thérapie douce, qui laisse agir la nature ; et elle ne tue pas ses malades, contrairement au médecin qui s'adjoint les services d'un apothicaire. Les eaux de Dribourg sont, comme le quinquina, un remède universel, une panacée, ou, comme le note malicieusement le comte de R. M., une « fontaine de jouvence³ ».

Une « nouvelle découverte »

Uffe Hansen rappelle que Villers ne cessa au long de sa vie de reprendre et d'approfondir sa conception du magnétisme animal telle qu'il l'expose dans son roman de 1787, et cite, à l'appui de cette affirmation, la notice que Stapfer consacra à son ami

¹ C. W. Hufeland, « Practische Blicke auf die vorzüglichsten Heilquellen Teutschlands », *Neues Journal der practischen Arzneykunde*, Berlin, 1808, vol. 27, II^o Stück, p. 5-32.

² *Lettres westphaliennes*, p. 95-96.

³ *Lettres westphaliennes*, p. 2.

dans la *Biographie universelle*, ainsi qu'une lettre de Jacobi du 9 juin 1800¹. On pourrait citer bien d'autres pièces prouvant cette fidélité à la réflexion engagée au temps de ses recherches puyéguriennes ; par exemple, cet article du *Spectateur du Nord* où on peut lire, avec la malice qui est coutumière à l'auteur, cette profession de foi : « Je suis en secret fort partisan du magnétisme animal². » Pourquoi « en secret » ? Le magnétisme animal a souffert, dès ses origines, des controverses non seulement médicales mais aussi morales dont il a fait l'objet. Le folklore dont ses premiers praticiens se sont entourés lui a fait un tort considérable. L'opinion en France s'est emparée de cette thérapie pour en faire un objet de plaisanterie, de chansons et de caricatures. L'auteur des *Lettres westphaliennes* préfère ne pas nommer cette « nouvelle découverte » ; le nom, dit-il, en est « mal inventé » et « ridicule³ ».

Le ridicule n'a pas sévi en Allemagne au même degré qu'en France, si l'on en juge par l'intense activité des magnétiseurs. Brême en est, en cette extrême fin du XVIII^e siècle, l'un des foyers les plus importants. Villers aura pu y rencontrer Johann Heineken ou Gottfried Reinhold Treviranus⁴, et être en rapport avec l'Académie de médecine de Brême. Sans doute aura-t-il retrouvé dans ce foyer d'érudition quelque chose de l'ambiance qu'il avait pu goûter à Strasbourg dans les années 1780. Ajoutons que l'un de ses confrères à Göttingen, Christoph Meiners, est l'auteur d'un ouvrage qui, même si, dénué d'originalité, il ne fait que compiler des cas cliniques comparables à ceux que Puyégur a collectés dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire du magnétisme animal* (1784), traduit l'intérêt du milieu universitaire pour ce sujet⁵. Enfin Hufeland ouvre largement les pages de son *Journal* aux articles qui recensent les cas de guérisons magnétiques.

Villers restera discret sur ses activités de magnétiseur. Le témoignage de Brandis, un des rares, est cependant très explicite. Dans un article paru en août 1815, quelques mois après la mort de son ami, Brandis, alors médecin personnel de la reine du Danemark, fait le point sur le magnétisme animal ; il y détaille quelques cas qu'il a pu observer au cours de sa carrière, et commence par celui d'une femme juive, rencontrée à Dribourg, paralysée depuis dix ans, et dont la cause semblait perdue. Elle avait consulté quantité de médecins ; rien n'avait pu la soulager des convulsions violentes qu'elle endurait. Brandis raconte qu'il l'a alors confiée aux soins de Villers qui l'a magnétisée. Un an plus tard elle était complètement guérie⁶. Il est à peu près certain que Brandis s'est lui-même laissé magnétiser à plusieurs reprises par son ami. Dans cet extrait d'une lettre inédite de 1802, après avoir informé Villers de sa récente nomination comme professeur ordinaire à l'université de Kiel, il fait allusion à la cure magnétique, non sans une pointe de scepticisme railleur.

¹ U. Hansen, « Grenzen der Erkenntnis und unmittelbare Schau Heinrich von Kleists Kant-Krise und Charles de Villers », *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, n° 79, 3/2005, p. 450-451.

² *Spectateur du Nord*, mai 1798, « Sur la Pasigraphie », p. 167.

³ *Lettres westphaliennes*, p. 116.

⁴ T. Hannemann, *Die Bremer Magneteure: ein Traum der Aufklärung*, Bremen, Kleio Humanities, 2007.

⁵ C. Meiners, *Über den thierischen Magnetismus*, Lemgo, 1788.

⁶ Brandis, « Belchrungen über die Heilung von Krankheiten ohne ponderable Arzneimittel », *Journal der practischen Heilkunde*, Berlin, 1815, vol. 41, II^o Stück, p. 3-50. Intégralement reproduit dans : Brandis, *Über psychische Heilmittel und Magnetismus* (1818).

A vous mon cher ami il faut donner la nouvelle le premier, que je fusse ressuscité, et ma resurrection se fera dans votre voisinage. J'ai reçu une vocation comme professeur en medecine a Kiel, et je l'ai accepté. Des que j'aurai reçu la confirmation de Koppenhague, je detelerai ici mon appareil pour planter des choux et des arbres, et j'irai planter des idées dans un sol heureux et fertile. Aesculape me fournira j'espere des tiges de bonne qualité. Ma position devient tres heureuse, je pourrai me passer des soins de menage, et ne serai plus heurté à Dribourg, je deviendrai par la actif – mais principalement je viens dans votre voisinage, je vous verrai souvent et je serai magnetisé de vous¹.

De quel mal chronique Brandis souffrait-il qui justifiât des séances de magnétisme, et qui permît l'emploi du verbe « ressusciter » ? Le fait est qu'il se prêta à ces pratiques, preuve qu'il ne marquait à leur rencontre aucune hostilité déclarée. Si, dans l'article du *Journal* de Hufeland, il commence, afin de dissiper tout malentendu, par déclarer qu'il n'a jamais été magnétiseur (« *Ich bin nie Magnetiseur gewesen* »), il indique cependant qu'il a assisté à des essais pratiqués par des thérapeutes, destinés à « augmenter et diriger la vie sensorielle des malades », et que malgré les doutes qu'ils lui ont inspirés, il s'est toujours bien gardé de critiquer les faits relatés.

Les *Lettres westphaliennes* ne font-elles pas écho en plus d'un point au *Magnétiseur amoureux* ? Elles sont rédigées dans le même style, enjoué, facétieux, léger. L'oisiveté des curistes dans l'élégante ville d'eaux est aussi celle des hôtes de M. de Sainville, et les intrigues amoureuses qui occupent les jeunes gens sont similaires à celles qui dans le roman se déroulent entre parc et château. Valcourt est un cœur tendre, épris de Caroline, qui, chroniquement souffrante, sera finalement magnétisée et guérie par sa mère. Le temps se passe en promenades, parties de jeux, conversations sur la terrasse. Le médecin n'est point un opposant, mais un partisan du magnétisme, et soutient Valcourt dans ses efforts pour convertir la petite société à ses bienfaits. De Besançon à Dribourg, Villers poursuit une même réflexion sur les vertus curatives du magnétisme, mais aussi sur sa dimension spirituelle. Car, comme nous l'avons montré dans un précédent article², Villers fait subir à la théorie de Puységur une dématérialisation qui prépare l'accueil qu'il fera, dès lors qu'il sera en Allemagne, à la philosophie transcendantale. Du mesmérisme réformé à l'idéalisme kantien, il n'y a qu'un pas, que Villers franchira sans difficulté.

Quant à Hahnemann, on a vu qu'il faisait référence au magnétisme animal dans une de ses lettres à Villers, preuve supplémentaire de l'attachement que garde celui-ci envers sa théorie et ses applications thérapeutiques ; preuve aussi du caractère quasi officiel que revêt cet attachement. De son côté, le médecin homéopathe semble avoir toujours marqué un grand intérêt pour le magnétisme, ce que confirme Katrin Schreiber :

¹ Lettre inédite. Staats- und Universitätsbibliothek Hamburg, Nachlaß Villers, 12.

² N. Brucker, « Charles de Villers et le magnétisme animal », *Mémoires de l'Académie nationale de Metz*, n° 26, 2013, p. 195-206.

So hat Hahnemann immer wieder mit dem Mesmerismus experimentiert; dabei handelt es sich um eine Heilweise, die ebenso wie die Homöopathie von der Medizin mißtrauisch beäugt worden war¹.

Cette préoccupation ne le quitte pas. Dans la 4^e édition de l'*Organon* (1829), il ajoute deux nouveaux articles sur le magnétisme animal. Il voit dans celui-ci une expression d'un principe universel, le principe dynamique actif, qui opère par réduction à l'infime des substances médicamenteuses. Le processus, qu'il définit comme « l'épanouissement énergétique de la matière, l'éclosion et la révélation de forces médicamenteuses spécifiques latentes ou cachées », s'exprime dans sa théorie dialectique du *dynamis* et de l'*organis*. Le remède dynamisé, choisi d'après la similitude des symptômes, engendre une affection morbide artificielle semblable à la maladie naturelle, mais un peu plus forte. Le médicament agit en substitution de l'affection morbide, la faisant disparaître, et permettant à la *dynamis* de se restaurer pour rétablir dans l'organisme l'équilibre harmonieux qu'on identifie à la santé². La méthode qui conduit Hahnemann à dégager l'énergie pure de la matière n'est-elle pas comparable en tous points à la démarche de Villers qui consiste à abstraire le magnétisme de toute référence soit avec la physique des aimants, soit avec le fluide universel, pour le traiter comme une donnée de la vie psychique ? Par les dilutions successives qu'il lui fait subir, le savant ramène la matière à sa substance intrinsèque : c'est alors qu'elle présente tout son potentiel spirituel. L'environnement de la philosophie allemande, kantienne ou post-kantienne, en particulier de Schelling, sans être déterminant pour aucun des deux chercheurs, fut, semble-t-il, un encouragement à la poursuite de leurs travaux.

Villers s'est toujours intéressé à la médecine. Les commandes d'ouvrages qu'il passe au libraire Collignon le prouvent. Il partage avec les médecins de l'école expectante la même foi dans le pouvoir guérisseur de la nature, ce qu'on peut traduire en allemand par *Heilskraft der Natur* et en latin par *vis naturae medicatrix*³. Le magnétisme animal est l'expression particulière qu'il lui donne. Hahnemann et Brandis ont orienté leurs travaux dans d'autres directions, ce qui ne les empêche pas de marquer eux aussi un intérêt certain pour la science magnétique. Plus proche par tempérament du facétieux et exubérant Brandis, Villers se sent en revanche de plus profondes affinités avec la pensée de Hahnemann. Les deux médecins ont, quoi qu'il en soit, tous deux fortement influencé leur ami commun. Et ces influences se sont merveilleusement accordées avec l'anthropologie qui se dégage de ses fictions philosophiques d'avant et d'après l'émigration. Sa réflexion sur le magnétisme animal a introduit Villers au cœur du débat européen sur la médecine alternative ; avec l'apport de la *Naturphilosophie* elle a aussi préparé son esprit à la philosophie transcendantale. Elle lui a ainsi servi de

¹ K. Schreiber, *Samuel Hahnemann in Leipzig. Die Entwicklung des Homöopathie zw. 1811 bis 1821 : Förderer, Gegner und Patienten*. Karl F. Haug Verlag, Stuttgart, 2002, p. 33.

² M. Gumpert, *Hahnemann. Die abenteuerlichen Schicksale eines ärztlichen Rebellen und seiner Lehre, der Homöopathie*, Berlin, Samuel Fischer, 1934, p. 147.

³ Brandis emploie l'expression latine dans : *Pathologie oder Lehre von den Affekten des lebendigen Organismus*, Hamburg, F. Perthes, 1808, p. 9.

sésame vers la modernité intellectuelle. Mais le magnétisme a continué jusqu'à la fin de susciter son intérêt, tant d'un point de vue spéculatif que d'un point de vue pratique.

Nicolas BRUCKER
Université de Lorraine, Centre Écritures (EA 3943)